ANNALES

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

N° IX.

HISTOIRE

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

Nous avions promis à nos lecteurs, pour ce Numéro, la partie physiologique de la théorie de Mesmer; les bornes que nous nous sommes prescrites nous forcent à renvoyer au prochain l'exposition d'une théorie qui, si elle n'est pas fondée dans tous les points, n'en est pas moins une conception grande et ingénieuse.

CURES.

TRAITEMENT D'UNE MALADIE CHRONIQUE COMPLIQUÉE.

Les faits que je vais présenter à mes lecteurs paraîtront sans doute fort extraordinaires à plusieurs d'entr'eux. Les médecins nieront la possibilité de l'existence des causes morbifiques; et, se fondant sur leurs connaissances anatomiques, prétendront que, d'après la conformation de diverses parties du corps, l'issue de la maladie ne peut être telle que je vais la présenter. Je suis sûr d'avance de beaucoup d'objections, et cependant je ne me permettrai qu'une réponse : c'est que le corps vivant diffère du corps mort, et que ce qui nous paraît impossible à l'inspection des parties d'un cadavre, peut le devenir lorsque ces parties, animées par le principe inconnu qui entretient la vie, sont appelées à leurs différentes fonctions.

Je n'entrerai dans aucune discussion : j'ai guéri la malade ; elle était abandonnée ; il n'y avait plus pour elle de secours dans la médecine ordinaire ; je l'ai guérie. Cet heureux ré-

sultat me suffit, et s'il y a quelques erreurs dans l'exposé de cette cure, elles ne peuvent venir que de mon inexpérience médicale ; mais je garantis la vérité des faits que je vais rapporter avec la plus scrupuleuse exactitude.

Madame C...., âgée d'environ trente-trois ans, était tourmentée depuis très long-temps de violentes douleurs de tête, une oppression continuelle de poitrine, une glande fort volumineuse au sein, et des attaques de nerfs longues et fréquentes.

Cette dernière maladie, survenue après une suppression subite, était la plus insupportable. Tous les efforts de la médecine avaient échoué, et la malade n'avait plus que la triste perspective d'une mort lente et douloureuse, lorsque le hasard m'ayant fait trouver avec elle, j'essayai de la magnétiser. Quatre à cinq minutes suffirent pour la faire entrer en somnambulisme; mais comme je m'aperçus qu'elle paraissait suffoquer dans cet état, je le fis cesser promptement; et après l'avoir calmée, je renvoyai au lendemain une seconde épreuve.

Le lendemain (17 juin 1813), elle entra en crise à la simple application de ma main sur sa tête, et la suffocation lui reprit au même instant. Je lui parlai, le son de ma voix lui

occasionna des mouvemens convulsifs : j'insistai fortement pour qu'elle me répondît; mais après plusieurs efforts inutiles, dans lesquels sa voix paraissait expirer dans son gosier, elle étendit le bras comme pour m'indiquer la cause de son étouffement. Après avoir cherché autour de moi, sans pouvoir m'imaginer quel était l'objet dont l'action était si singulière, j'aperçus une clé pendue à un clou de la cheminée; je la pris, et elle me fit signe de la tête que je tenais la cause de son malaise. Je posai cette clé dans une autre pièce, et l'étouffement de ma malade diminua à un tel point, qu'elle put enfin m'articuler que le fer des serrures l'incommodait aussi. Je la plaçai alors au milieu de l'appartement, et je parvins, en la magnétisant fortement, à faire cesser l'influence fâcheuse de ce métal.

Lorsqu'elle fut entièrement calme, je voulus m'assurer si elle était en crise parfaite, et pour cela je la fis interroger par quelques personnes présentes; elle ne les entendit pas, et je fus convaincu qu'elle était isolée. Je l'interrogeai sur son état, elle me répondit qu'elle ne pouvait rien me dire dans ce jour, mais que le lendemain elle espérait pouvoir me satisfaire.

Plusieurs personnes survinrent; le mouvement des serrures l'affecta si vivement, qu'a-

près l'avoir calmée, je la réveillai pour éviter ces accidens.

Du 18. Je fus exact à l'heure dont nous étions convenus; je trouvai ma malade seule. Charmé de ne point être dérangé, je la mis en crise, et lui dis de bien examiner les causes de ses maux. Elle parlait avec beaucoup de difficulté; cependant elle parvint à me dire *qu'un voile noir, causé par un amas de sang caillé*, dont elle me désigna la place en portant la main sur sa poitrine, *l'empêchait de voir les objets, et qu'elle n'y verrait clairement que lorsque ce sang serait dissipé.* Je lui demandai si cette époque serait prochaine, elle me répondit qu'elle le croyait, mais que pour le moment elle ne pouvait rien m'annoncer de positif.

Sur ces entrefaites, M. E.... entra dans l'appartement où nous étions; sa présence occasionna des mouvemens nerveux très-violens à madame C.... Je ne pus la calmer que lorsque M. E... fut retiré. Cette antipathie était d'autant plus singulière, que M. E..... était lié avec la malade, et demeurait avec elle : l'épouse de M. E.... fit aussi mal à madame C...., mais cependant put rester dans l'appartement.

Du 19. En sortant de ses crises, madame C.... restait pendant plusieurs instans dans un

état de stupeur comparable à celui qui succède aux accès d'épilepsie, et cet état présenta pendant les huit à dix premiers jours un singulier phénomène. La tête de madame C.... se tournait involontairement de mon côté toutes les fois que je changeais de place. Si je sortais de l'appartement, elle se levait et me suivait; enfin, lorsque je prenais mon chapeau pour m'en aller, elle me prenait par mon habit, et me suivait jusqu'à la porte de la rue sans proférer une parole : son regard était fixe et sa démarche chancelante. Je dois avouer ici que j'éprouvai dans les commencemens un sentiment d'effroi; cet état se dissipait quelques minutes après mon départ. Mais reprenons le fil des évènemens. Dans cette quatrième séance, madame C.... me dit que l'amas de sang se rattachait par des filamens, d'un côté près du cœur, et de l'autre à sa glande au sein. Sur la demande des moyens propres à dissoudre ce dépôt, elle me répondit que le Magnétisme seul pouvait la guérir.

Plusieurs personnes présentes voulurent lui faire des questions; j'eus la faiblesse d'y consentir et de les mettre en rapport avec ma malade. Le résultat de cette imprudence fut que madame C.... s'évanouit, et qu'elle resta près d'une demi-heure sans reprendre connais-

sance. Je la magnétisai tout ce temps, et je ne fus tranquille que lorsqu'elle eut entièrement repris ses sens; elle me dit alors que la continuité et la force de l'action magnétique avaient fait déplacer l'amas de sang, et qu'elle pouvait juger que dans une dixaine de jours elle serait débarrassée de ce dépôt.

Je la réveillai, et la laissai dans un état satisfaisant.

Du 20. Madame C.... était devenue si mobile, qu'un simple geste, une parole suffisaient pour la mettre en crise. Dans cette séance, sa lucidité se développa davantage, et elle me dit (toujours avec une très-grande difficulté de parler) que les caillots de sang tenaient par cinq filamens, dont trois se rattachaient à la glande et deux auprès du cœur (1), que l'action du Magnétisme ferait rompre ces filamens, et que le dépôt coulerait par les voies inférieures. Elle ajouta qu'un de ces filamens chercherait à se rompre le lendemain.

Je lui demandai si elle pouvait apercevoir la cause de ses douleurs de tête; elle me dit qu'elle entrevoyait dans cette partie quelque chose de brillant qu'elle ne pouvait encore définir, que du reste elle ne s'en occuperait

---

(1) Je n'ai jamais pu me faire expliquer clairement à quelle partie se rattachaient les deux derniers filamens.

que lorsqu'elle serait guérie de son dépôt.

Le 21, mise en crise, elle ressentit de violentes douleurs, causées, à ce qu'elle me dit, par le tiraillement que le filament qui voulait se rompre faisait éprouver à la glande à laquelle il tenait.

Le 22, le filament se rompit : la douleur fut si vive qu'elle s'évanouit ; revenue à elle, elle m'annonça que le lendemain un second filament se briserait.

Le 23, mêmes effets que la veille, à l'exception de l'évanouissement que je sus éviter. Dans cette séance, comme madame C.... fut très-calme après la rupture du second filament, je consentis à la mettre en rapport avec M. E.... qui, étant incommodé, désirait la consulter d'après les marques étonnantes qu'elle nous avait donné de sa lucidité (1). L'espèce d'antipathie que madame C.. avait ressenti pour M. E...., dans le commencement, s'était beaucoup adoucie, et je parvins à le lui faire toucher sans qu'elle en fût sensiblement incommodée.

En prenant la main de M. E...., madame C.... montra du dégoût et retira la sienne brus-

(1) Je crois inutile de rapporter ici beaucoup de faits semblables au suivant, qui, étant le plus singulier, m'a paru mériter attention.

quement deux ou trois fois, en disant : *c'est sale, c'est sale* (1) ; et ensuite, comme voulant en finir promptement, elle saisit cette main, se recueillit quelques minutes, et dit à M. E.... que la bile était la seule cause de son malaise et des dégoûts qu'il éprouvait, qu'il était extrêmement bilieux. Elle lui ordonna de prendre une décoction de zestes d'oranges amères. Je lui demandai où l'on pouvait trouver de ces oranges, elle me répondit : *attendez, je vais en chercher;* elle garda un moment le silence, et s'écria tout-à-coup en se bouchant le nez : *ah fi ! fi !* — Qu'avez-vous donc ? — *Ah fi ! c'est que j'ai passé à la halle aux poissons.... fi!* (encore un moment de silence et puis) *J'y suis.* Où donc ? — *En traversant la halle aux poissons...... la rue qui est au bout..... c'est la troisième boutique de fruitière à gauche.... Attendez, je vais lire l'écriteau.... Non, je ne puis, il est effacé.....*

On concevra facilement notre étonnement à tous. Le lendemain on fut à la halle ; on parcourut toutes les marchandes, et il n'y eut que chez celle que madame C.... avait si bien indiquée, qu'on put trouver des oran-

---

(1) C'était son expression ordinaire lorsque je lui faisais consulter des malades qui avaient des humeurs

ges amères. L'écriteau était en effet effacé!

Dans cette même séance, madame C.... vit distinctement que ce qui lui paraissait brillant dans sa tête, était des boules d'un liquide; elle m'annonça aussi qu'elle n'aurait plus qu'une seule attaque de nerfs, si je me trouvais présent pour la magnétiser à la fin de l'accès; elle ajouta que dans quelque temps elle me fixerait l'époque.

Du 24. Dans cette séance, le troisième filament tenant à la glande se rompit : les douleurs furent moins vives que les jours précédens, et il n'arriva aucun accident désagréable. Mais madame C.... m'annonça que le lendemain, le premier des filamens tenant près du cœur, se détacherait avec de très-grandes douleurs et serait suivi d'un long évanouissement; que, deux jours après, le dernier se détacherait, et que le dépôt coulerait avec les menstrues, qui arriveraient à cette même époque; mais qu'elle ne pouvait me cacher que ce jour pourrait lui être fatal; que si le sang ne prenàit pas bien son cours, il l'étoufferait. Cette nouvelle me fut fort désagréable; je lui demandai s'il n'y avait pas quelques moyens de prévenir une aussi fâcheuse catastrophe : elle me répondit que non; que sa vie tiendrait alors à un cheveu,

et qu'elle ne pouvait prévenir l'évènement; qu'elle espérait cependant que tout finirait bien. Qu'elle me prévenait afin que je me préparasse à ce mauvais moment, car il fallait y apporter toute l'énergie dont je serais susceptible. J'avoue que je regrettai un moment d'avoir entrepris ce traitement, d'autant plus que madame C.... me paraissait beaucoup plus malade que lorsque j'avais commencé à la magnétiser. Elle vit ma pensée et s'écria : *Ah! je vous en conjure, n'ayez point de regret de ce que vous faites pour moi; si je n'avais pas été magnétisée, je serais morte dans huit mois au milieu d'affreuses souffrances. Aucun secours humain n'aurait alors pu me sauver, tandis que, dans quelques jours, il n'y aura peut-être plus de danger; du courage, et, je l'espère, tout ira bien.*

Ces paroles me rassurèrent un peu, mais ne m'otèrent point toute mon inquiétude; je réveillai ma malade.

Depuis le 21 je la magnétisai régulièrement quatre heures de suite tous les soirs, d'après sa demande. Elle m'avait déjà dit que ce serait le seul moyen de la sauver.

Du 25. L'annonce que madame C... m'avait faite la veille, eut son entière exécution. A

l'évanouissement succéda un état de faiblesse qui dura jusqu'au lendemain.

Du 26. Ce jour était la veille de la grande crise qui devait décider le sort de ma malade. Aussi lui demandais-je tous les renseignemens qui pouvaient m'être nécessaires. Elle me dit que le lendemain, à neuf heures du soir, elle commencerait à ressentir des douleurs; que ces douleurs augmenteraient d'une manière effrayante pendant une heure; qu'elle aurait, de dix heures à dix heures et demie, des crispations nerveuses très-fortes, qu'enfin à dix heures et demie le filament se romperait et qu'elle tomberait sans connaissance; qu'il fallait alors la magnétiser fortement en lui passant la main du haut en bas du cœur, au bas-ventre, et que si elle avait le bonheur d'en revenir, l'évanouissement cesserait à onze heures cinq minutes.

Je ne la quittai le soir qu'à minuit (1), après lui avoir donné autant de force qu'il me fut possible.

Du 27. Depuis le jour où madame C.... m'avait annoncé son danger, j'avais été continuellement dans un état d'inquiétude et de crainte; l'approche du péril me rendit le courage, et en me levant le matin, j'aurais

(1) Je l'endormais régulièrement à six heures du soir.

répondu du succès : je fus trouver ma malade à dix heures du matin, et rassurai les personnes qui étaient auprès d'elle : je la fis entrer de suite en somnambulisme, recommandant de ne laisser entrer personne de la journée que ceux qui pourraient m'être utiles, et que je désignai. Je passai donc la journée près de madame C....., soit en la magnétisant, soit en la distrayant pour la préparer à la crise du soir. Mes soins eurent tout l'effet que j'en attendais. Madame C..... fut très-gaie, et ne pensa à son mal que lorsqu'elle en ressentit les premières atteintes.

A neuf heures précises, les douleurs commencèrent : lorsqu'elles devenaient trop vives, je les calmai par ma volonté ; mais Mme C..... m'ayant dit que cela retarderait la fin de la crise, je ne fis plus que la magnétiser fortement. Les douleurs augmentèrent successivement : madame C..... poussait des cris douloureux, et ses membres se roidissaient d'une manière effrayante ; enfin, à dix heures et demie, elle se souleva en se tordant et jetant un grand cri ; elle se laissa couler de dessus le canapé où elle était, jusqu'à terre. Je la relevai ; elle était sans mouvement ; les craintes des assistans étaient très-vives ; elles n'arrivèrent pas jusqu'à moi : je continuai à la magnétiser

comme elle me l'avait recommandé la veille. Enfin, au bout de trente-cinq minutes, je sentis sous ma main un mouvement extraordinaire qui s'opéra dans son corps, et nous entendîmes tous parfaitement un bruit semblable à celui d'un écoulement précipité. Madame C..... commença à respirer, et j'eus enfin le plaisir de lui entendre dire que le danger était passé. Cependant elle ressentait encore de fortes coliques. Je lui demandai si je pouvais les lui ôter : elle répondit qu'elle les garderait jusqu'à ce que tous les corps étrangers tombés dans le bas-ventre fussent sortis avec les menstrues, ce qui durerait trois jours.

J'ai oublié de dire que, depuis sept à huit jours, ma malade mangeait très-peu, et ne se nourrissait presque que de bouillons. Je lui en donnai un avant de la réveiller, lui communiquai assez de force pour qu'elle pusse aller à son lit.

Je la réveillai à minuit et demi; dans son état naturel, elle fut très-étonnée de se sentir la poitrine débarrassée et comme vide. J'appris le lendemain que les menstrues avaient coulées avec abondance toute la nuit, et qu'elle avait aussi craché un peu de sang : mais ce qui nous étonna tous, et nous confirma la réalité de ce qu'elle nous avait annoncé, c'est

qu'elle rendit par le bas de gros caillots de sang noir, mêlés de substances filamenteuses, blanchâtres, qui semblaient avoir été déchirées.

Du 28. Je fus voir madame C..... plusieurs fois dans la journée ; et, quoiqu'elle fût très-faible, elle n'éprouvait aucune douleur remarquable. Mais, le soir, une peur qu'elle eut lui occasionna une suppression totale; et lorsque j'arrivai, je la trouvai très-souffrante. Mise en crise, elle dit qu'il fallait absolument rétablir l'écoulement : elle s'ordonna une infusion de canelle dans du vin en se couchant ; elle ajouta que le sang reprendrait son cours dans la nuit.

Du 29. Ayant laissé la veille madame C..... dans un état assez satisfaisant, je fus étonné lorsqu'on vint me chercher le matin en me disant qu'elle était très-mal ; je courus et je la trouvai dans son lit, avec une fièvre brûlante et le délire ; je l'endormis, et j'appris alors que sa suppression était causée de cet état ; que par négligence on avait oublié de lui donner l'infusion de canelle qu'elle s'était ordonnée, ce qui avait retardé la reprise de l'écoulement ; mais que le Magnétisme allait réparer le mal, et que le sang reprendrait son cours le soir. Elle sortit de crise parfaitement calme et sans fièvre.

Les menstrues reprirent effectivement le soir, et continuèrent jusqu'au 3 juillet ; ce qui changea l'époque de ses règles, qui prirent leur cours à dater de ce moment. Ses forces revinrent successivement ; et ayant continué de magnétiser madame C..... tout le mois de juillet, elle me dit, vers les premiers jours d'août, qu'il était temps de s'occuper de sa tête.

Je dois ajouter qu'ayant constamment, pendant le mois de juillet, magnétisé la glande qu'elle avait au sein, cette glande était alors considérablement diminuée.

Du 5 au 30 août. Madame C..... m'avait dit en crise magnétique, que la cause de ses douleurs était une humeur aqueuse qu'elle avait dans la tête, et dont elle désignait la place en portant la main sur l'occiput. Je lui magnétisai donc cette partie ; et lorsqu'elle le jugea convenable, elle s'y fit mettre le cataplasme suivant :

Des quatre farines résolutives ;
Racine de guimauve ;
Deux blancs d'œufs frais ;
Un petit verre d'eau-de-vie ;
Verveine hachée bien menue.

Faire bouillir la guimauve et la verveine, et se servir de la décoction et de l'eau-de-vie pour délayer le cataplasme.

Elle se mit trois jours de suite ce cataplasme, et rendit beaucoup d'eau roussâtre : elle se trouvait la tête baignée tous les matins. Les douleurs de tête diminurèrent et cessèrent bientôt entièrement. Plusieurs jours après elle s'ordonna une médecine de sel de Glaubert dans une infusion de chicorée.

Du 30 août au 1er décembre. Depuis que j'avais commencé à magnétiser madame C....., elle n'avait pas eu d'attaque de nerfs. On doit se rappeler qu'elle m'a annoncé que si je me trouvais présent à la première qu'elle devait avoir, et que je la magnétisasse après, elle n'en aurait plus aucune. Trois mois s'étaient écoulés, et madame C..... ne m'avait point reparlé de cette attaque : ce ne fut que dans les premiers jours de septembre qu'elle me l'annonça pour le 10. Je ne manquai pas de me trouver à l'heure qu'elle m'avait indiquée. L'attaque commença à midi, ainsi qu'elle l'avait prédit, et se termina à trois heures et demie par des pleurs. Lorsque je vis qu'elle avait entièrement repris connaissance, je la mis en somnambulisme, et la magnétisai un quart-d'heure, comme elle me l'avait ordonné. Après ce temps, je lui demandai comment elle se trouvait ; elle me répondit : parfaitement bien, et qu'elle était enfin guérie de cette

cruelle maladie. — Mais, ajoutai-je, êtes-vous bien sûre de ne plus avoir de semblables attaques? — *Oui, à moins de quelques grands chagrins ou de toute autre cause qui m'affecterait trop vivement; mais ce ne serait plus la même chose; ce ne pourrait être que des attaques isolées, comme celles qu'éprouvent souvent les personnes très-nerveuses.*

Enfin, vous êtes donc absolument guérie? — *Oui, absolument.* — Et votre glande ? — *Elle est déjà beaucoup diminuée; mais il faut toujours continuer de la magnétiser; il faudra aussi me donner de la filasse magnétisée pour mettre dessus, cela la fera fondre plutôt.* — Resterez-vous encore long-temps somnambule? — *Toute ma vie, si je suis régulièrement magnétisée à mes époques.* — Mais cependant vous ne serez plus malade ? — *Cela est vrai; mais je n'aurai jamais une santé robuste : n'oubliez pas que, sans le Magnétisme, je serai morte dans quatre mois; mon corps qui ne se soutient, pour ainsi dire, que par lui, y est tellement accoutumé, qu'il en ressentira toujours les influences.*

Conserverez-vous toujours votre lucidité? — *Seulement pendant mes époques; mais,* je vous le répète, *il est essentiel de me magnétiser alors encore trois à quatre mois,*

ensuite vous pourrez m'en déshabituerpetit à petit; mais il faut encore tout ce temps pour me rétablir entièrement.

Madame C..... effectivement ne fut plus lucide après cette crise. Je la magnétisai encore tout le mois de septembre, et sa glande se fondit entièrement, à l'exception d'un nœud squirrheux qu'elle me dit ne pouvoir s'en aller qu'à la longue en la magnétisant à ses époques.

Une particularité assez singulière, c'est que les menstrues n'arrivaient plus régulièrement ; elles avançaient de huit à dix jours toutes les fois.

Cependant je voyais avec inquiétude que madame C..... ne reprenait pas ; elle était toujours pâle, maigre, point d'appétit, la moindre chose l'incommodait; enfin elle me paraissait dans un plus mauvais état qu'avant que je l'eusse entrepris. Je la magnétisai à ses époques d'octobre, novembre, décembre ; et sur ce que je lui témoignais mon étonnement de son état, elle me répondait : *Je suis bien ; il s'opère un grand travail dans mon sang, et ce n'est que lorsqu'il sera fini, que mes forces reviendront entièrement ; mais je suis bien, je n'ai chez moi aucune cause de maladie.*

Madame C....., jusqu'à cette époque, était venue régulièrement m'avertir lorsqu'elle avait

ses règles. Quelle fut mon inquiétude, lorsque je vis un mois s'écouler sans la voir. Je fus chez elle ; elle n'y était pas : on me dit que des affaires importantes la retenaient chez une dame. Que l'on juge de mes craintes ; nous étions dans le huitième mois de son traitement, dans celui où, avait-elle dit, elle serait morte sans le Magnétisme : je craignais, et avec juste raison, qu'elle ne fût malade dans ce moment. J'eus beau faire, je ne pus parvenir à la voir. Il s'écoula une huitaine de jours lorsque son fils arriva à dix heures du soir, tout pleurant, pour me dire que sa mère était très-malade. J'y courus sur-le-champ; je trouvai madame C.... étendue sur son lit, sans connaissance, les membres roides, les mâchoires serrées, de manière qu'il était impossible de lui faire prendre quelque chose, et la figure violette. Je la mis en crise aussitôt, et ses muscles se distendirent : elle respira ; mais elle étouffait ; je lui fis boire un verre d'eau magnétisée, et elle commença à recouvrer la parole ; enfin, dans cinq à six minutes, elle fut calme, et put répondre à mes questions. J'appris alors que, tout le temps de ses règles, elle avait été dans une inquiétude extraordinaire ; qu'elle ne pouvait rester en place; que cependant, comme elle ne voulait pas quitter la per-

sonne chez qui elle était, elle avait surmonté cette agitation; que ses règles n'avaient coulées que deux jours; et que jusqu'à présent, elle avait ressenti un malaise général; qu'elle comptait bien aller me voir le lendemain; mais qu'ayant appris dans la soirée une mauvaise nouvelle, elle avait été saisie, et qu'elle était tombée dans l'état dont je venais de la tirer. Je lui demandai si cet accident aurait des suites fâcheuses. Elle me répondit qu'elle espérait que non; mais que cependant elle allait avoir la fièvre plusieurs jours.

Je la quittai le soir assez calme : je revins le lendemain au matin, et je la trouvai avec la fièvre ; elle n'avait pu dormir de la nuit. Mise en crise, elle me répéta qu'il n'y avait point de danger, parce que j'étais venu à temps ; mais qu'elle avait fait une grande imprudence en ne se faisant pas magnétiser à l'époque prescrite; qu'elle avait arrêtée le travail de son sang au moment où il allait se terminer, et que si je n'avais pu la secourir de suite, elle était perdue; que cela avait entièrement gâté sa lucidité, et que dorénavant elle n'y verrait que très-peu pendant ses règles, et que cela se perdrait peu-à-peu.

Toute sa lucidité lui était revenue momentanément ; mais la difficulté de parler qu'elle

avait toujours eu, était considérablement augmentée, et je m'aperçus avec étonnement qu'elle ne parlait plus français : son langage était un créole corrompu (1), très-difficile à comprendre. Il me fut impossible de le lui ôter, et elle s'en est toujours servi depuis.

La fièvre ne la quitta pas de quinze jours, pendant lesquels je la magnétisai assidûment : elle ne prit tout ce temps que de légères soupes, et une tisanne qu'elle s'ordonna : elle fut souvent très-mal ; mais enfin la fièvre la quitta, et elle entra en convalescence dans les premiers jours de février 1814. Elle s'ordonna une médecine, que je lui fis prendre en lui donnant un verre d'eau magnétisée. Cette eau la purgea beaucoup, et elle lui trouva en la buvant un goût détestable de drogues.

Enfin, madame C..... put se lever ; les forces et l'appétit lui revinrent, et elle fut rétablie à la fin de février. Depuis lors, je l'ai mise en crise à plusieurs de ses époques, et j'ai vu qu'effectivement sa lucidité se perdait. En ce moment elle n'y voit plus du tout ; elle n'a plus cette grande susceptibilité qui la rendait sen-

---

(1) Madame C.... est créole, mais depuis l'âge de cinq ans en France ; et dans son état naturel elle ne sait plus parler ce langage.

sible à ma plus légère pensée, et se porte parfaitement bien.

On ne peut douter que, dans le cours d'un traitement aussi long, il ne se soit passé quelques particularités remarquables ; mais n'ayant tenu que des notes générales, ma mémoire ne me fournit que deux ou trois faits qui, je crois, feront plaisir à mes lecteurs.

Madame C....., en état de somnambulisme, aimait beaucoup la musique ; mais il lui était impossible d'entendre le son des instrumens, à moins que je ne la touchasse. Je fis tous mes efforts pour la mettre en rapport avec le musicien : je n'obtins pas de succès ; dès l'instant qu'elle cessait de me toucher, elle n'entendait plus ; comme je l'interrogeai sur cet effet singulier, elle me répondit : *Je n'entends que par vos oreilles*.

Lorsque je magnétisais sa tête pour détruire la cause des douleurs qu'elle ressentait à cette partie, je fus attaqué de douleurs semblables, ne sachant à quoi les attribuer ; je la consultai, et n'en pus tirer que ces paroles : *Ce n'est rien... c'est le sang... il n'y a rien à faire... cela se passera tout seul*. Ennuyé de souffrir continuellement, j'interrogeai une autre som-

nambule que j'avais. Celle-ci me dit que ces douleurs provenaient simplement d'une contraction nerveuse au même endroit qu'était placé le mal de madame C.....; que cette contraction et les douleurs qu'elle occasionnait ne cesseraient qu'à la guérison de cette dernière. Mes maux de tête ne finirent effectivement qu'avec ceux de madame C.....

Je demandai un jour à madame C..... si, lorsque je la magnétisais, elle voyait quelque chose sortir de mes doigts? Elle me répondit qu'elle croyait apercevoir comme une légère vapeur brillante. — Mais, ajoutai-je, cette vapeur entre-t-elle chez vous ? est-elle la cause de l'effet que vous éprouvez? — *Non, il n'entre rien dans moi, j'en suis très-sûre.* —Cependant beaucoup d'autres somnambules ont dit le contraire ? — *Oui, je le crois bien ; mais c'est que leurs magnétiseurs étaient convaincus d'avance de ces idées, et qu'ils influençaient les somnambules sans s'en douter.* — Vous ne croyez donc point qu'il y ait un fluide magnétique? — *Non, je vois bien ce qui se passe en moi.*—Mais examinez donc : que se passe-t-il lorsqu'en vous touchant la main, par exemple, j'ai la volonté de vous magnétiser ? — *Il s'opère de votre cerveau, au bout de vos doigts, comme un mouvement*

d'ondulation très-rapide qui se communique aussitôt chez moi, et m'en produit un semblable. — Mais, comment voulez-vous qu'il s'opère un mouvement d'ondulation sans fluide? — *Je m'explique mal; je veux dire un mouvement de vibration, un frémissement.* — Comment ce mouvement passe-t-il de vous à moi? — *Je ne puis vous l'expliquer; je le vois, je le sens, mais voilà tout ce que j'en sais.*—Cependant un mouvement ne peut se communiquer que par le contact, ou au moyen d'un intermédiaire : lorsque je vous touche, je puis bien concevoir que cela a lieu comme vous me le dites; mais lorsque je vous magnétise à distance, cela me paraît impossible. — *Cependant je puis bien vous assurer que rien ne sort de vous pour entrer dans moi; il y a même des momens où la moindre de vos pensées occasionne dans vos fibres des mouvemens qui se répètent au même moment chez moi; je ne puis concevoir comment cela se fait; mais je ne vois point d'intermédiaire, et s'il y en avait un, je le sentirais.* — Mais quelle est donc cette vapeur brillante que vous apercevez? — *Je vous le dirai un autre jour; je suis fatiguée.*

Nous n'eûmes plus occasion de reprendre cette conversation.

Madame C.... m'a donné plusieurs exemples très-fâcheux de ces antipathies singulières qui se développent dans le somnambulisme; mais

je les renvoie à un article que je compte faire sur ce phénomène.

Elle avait une susceptibilité telle, dans le temps de son plus grand danger, qu'elle ressentait tout ce que j'éprouvais. Si pour plaisanter on me donnait un coup sur l'épaule, elle portait la main à la sienne, comme si elle venait d'être frappée : nous fîmes souvent cette expérience d'une pièce à l'autre. Elle me répétait, à cette époque, qu'il lui semblait que mon sang coulait dans ses veines.

Eh bien ! cette femme, qui n'avait plus que huit mois à vivre, qui tombait deux ou trois fois par mois, souvent plus, dans d'affreuses attaques de nerfs, à qui une migraine continuelle semblait ravir l'usage des facultés intellectuelles, et dont une glande au sein, auquel se rattachait le plus singulier des dépôts, occasionnait les souffrances les plus aiguës, cette femme, le Magnétisme l'a sauvée! Tous ses maux ont disparu ; un nœud squirrheux reste seul à la place de la glande ; et sans les évènemens politiques, avec persévérance je l'aurais détruit. Cependant j'ai obtenu la plus belle récompense de mes soins ; madame C..... a repris ses forces ; l'appétit et la gaîté sont revenus, et bientôt elle ne se rappellera plus, que comme un songe, les maladies cruelles dont le Magnétisme l'a sauvée.

LAUSANNE.

ANALYSES D'OUVRAGES,

THÉORIES, etc.

J'ai promis, dans le Numéro précédent, de fournir l'analyse d'un traitement semblable à celui de Mlle Julie, chez le baron de Strombeck, à l'aide d'une clairvoyance instinctive naturelle qui s'est également développée chez une jeune personne attaquée depuis long-temps d'une maladie nerveuse. Le mémoire détaillé de ce traitement fort curieux n'a point été publié; mais il en a été imprimé un extrait dans le Bulletin de la Société des Sciences physiques d'Orléans, septembre 1811. Je vais le rapporter en entier, bien persuadé que cela ne sera pas sans profit pour les hommes qui observent la nature et qui cherchent à en surprendre les secrets. Les magnétiseurs aiment beaucoup à citer des phénomènes qui se rattachent à leur doctrine, et qu'ils n'ont pas produits. Là, au moins, ils n'ont point à craindre d'être taxés d'exagération ni d'imposture. Les hommes méfians, mais sensés, qui examinent et comparent avant d'asseoir leur jugement, trouveront un motif de plus de conviction

dans une relation faite par des personnes entièrement étrangères au Magnétisme.

Du Commun.

Histoire d'une maladie nerveuse fort singulière, observée à Mer, et communiquée à la Société des Sciences physiques d'Orléans, par M. Guéritaut, pharmacien, etc.

Messieurs, les faits dont je vais avoir l'honneur de vous faire part, sont extraits d'un Mémoire de M. *Guéritaut*, pharmacien de Mer; je ne dois point vous dissimuler que beaucoup pourront vous paraître, comme à nous, sinon invraisemblables, au moins fort extraordinaires; mais si vous réfléchissez, Messieurs, que la personne qui fait le sujet de cette observation, est née dans une classe honnête, qu'elle reçut une éducation des plus soignées, que mon père a été témoin d'une partie des faits relatés qu'il avoue, et qui sont d'ailleurs à la connaissance de tous les habitans de Mer, j'ose le croire, comme nous aussi vous suspendrez votre opinion, et vous réunirez ces phénomènes étonnans à tant d'autres qu'il est impossible d'expliquer.

Mademoiselle *Adélaïde Lef...*, née de parens sains, présenta de bonne heure les signes d'un tempérament nerveux et d'une excessive sensibilité morale.

Après avoir éprouvé, dans son enfance, d'assez fréquentes maladies, la menstruation s'établit chez elle, à l'âge de 14 ans ; mais elle ne se montra qu'une seule fois, et cette disparition rapide des règles fut suivie d'une chlorose très-intense : ce ne fut que l'année suivante que les règles reparurent.

A 18 ans, mademoiselle *Adélaïde* fut atteinte de l'hypocondrie la plus prononcée, et quelque temps après, vers le mois de septembre 1804, une tympanite effrayante s'empara de la malade ; cette affection, après avoir résisté long-temps aux différens médicamens usités en pareil cas, ne céda qu'à un traitement anti-histérique que M. *Latour*, aujourd'hui premier médecin de S. A. I. le prince grand-duc de Berg, imagina de diriger contre cette affection, qui menaçait déja de terminer les jours de la malade. Cependant, après un état de santé toujours très-équivoque, mademoiselle *L*... sentit, dans le mois de février, les membres inférieurs et supérieurs s'affaiblir progressivement ; les jambes perdirent toute espèce de mouvement, et de violentes convulsions qui survinrent, déterminèrent bientôt une paralysie complète des extrémités. On employa en vain, et tour-à-tour, les anti-spasmodiques et tous les excitans les plus énergiques, la malade resta toujours dans son lit, sans donner aucun signe de mobilité ; mais il est à remarquer

que les organes de l'ouïe et de l'odorat acquirent, pendant ce temps, une telle susceptibilité, que le plus léger bruit ou l'odeur seule d'une fleur suffisait pour réveiller les convulsions. On s'aperçut aussi, avec non moins de surprise, que la moindre contrariété morale faisait retrouver à la malade l'usage momentané de ses forces; elle s'élançait alors de son lit, parcourait rapidement un espace plus ou moins grand, et bientôt, épuisée, retombait complètement dans son premier état de paralysie : elle jouissait cependant, lors de ces accès, de toute la plénitude de ses fonctions intellectuelles.

D'après le conseil de M. *Latour,* on appliqua les fontanelles à côté de la première vertèbre lombaire, et au bout de six semaines, quelques heures après de nouvelles convulsions, la malade commença à mouvoir les doigts; mais les forces ne lui revinrent pas assez pour pouvoir se soutenir debout. Une aberration mentale singulière se joignit à cet état; elle ne connaissait plus les personnes, mais jugeait des choses avec plus de sagacité; du reste, elle était toujours gaie, et ne devenait méchante que lorsqu'on la contrariait. Une chose remarquable, c'est que, dans ces excès de manie, il y avait une exaltation si considérable des forces musculaires, que la malade enlevait les fardeaux les plus lourds, bêchait et tirait de l'eau à des puits très-

profonds ; lorsqu'elle revenait ensuite à la raison, elle était d'une faiblesse excessive, et les extrémités étaient privées presque totalement du mouvement. Cet exercice, répété fréquemment, fortifia cependant les jambes, et à un point que, deux mois après, mademoiselle *Lef*... fut en état de faire une demi-lieue à pied. Dans l'intervalle des accès seulement, la malade perdait souvent connaissance : sa face devenait rouge et convulsive, et les accès ayant fini même par perdre un caractère de périodicité marquée, M. *Latour* crut avantageux de chercher à les combattre au moyen d'une once de quinquina, qui fut donnée dans l'espace de vingt-quatre heures ; dès le lendemain, le paroxisme fut retardé sensiblement, et fut beaucoup moins intense ; quinze jours après, une seconde dose du même médicament fit entièrement disparaître la manie, qui durait déjà depuis neuf mois.

Conduite ensuite à la campagne, la malade, très-fatiguée du voyage, fut atteinte de convulsions d'un genre tout particulier : elle se roulait dans ces instans, sur elle-même, comme un cylindre ; elle enlaçait et tordait ses membres, imitait le cri de plusieurs animaux, cherchait à lacérer tout ce qui l'environnait, montait avec agilité, même aux plus grandes hauteurs, récitait différens passages de poésie qu'elle n'avait jamais confiés à sa mémoire, et ne conservait aucune idée

de ce qu'elle avait fait, quand l'accès était terminé.

Dans l'intermittence de ces accidens, la malade pouvait, du reste, se promener ; mais la vue de tous les objets saillans qui s'offraient à elle, tendait souvent à déterminer de nouvelles attaques.

Le printemps parut enfin, et eut l'influence la plus salutaire sur la santé de la malade ; elle revint en ville, se familiarisa un peu avec les sons et les différens bruits, qui lui étaient auparavant si nuisibles ; enfin mademoiselle *Lef...* paraissait marcher à une guérison certaine ; mais l'été et l'automne surtout ramenèrent de nouveau les mêmes accidens. Toutes les ressources de l'art échouèrent alors contre le mal ; la surdité, l'aphonie, la cécité, affaiblirent aussitôt la malade, tantôt simultanément, tantôt séparément.

On l'a vue, dans les instans malheureux où ces accès se manifestaient, se courber avec force et rapidité, de manière à faire toucher en avant son front avec ses pieds, tout-à-coup se renverser en arrière, et toucher de même, avec son front, ses talons et ses genoux ; d'autres fois, cette infortunée malade sautait et pirouettait avec une telle rapidité sur elle-même, qu'elle ne cessait ce mouvement extraordinaire et convulsif, que pour tomber dans un état d'anéantissement proportionnel à l'intensité des convulsions.

Une chose toujours digne de remarque, c'est que l'exercice de la pensée était libre pendant ces accès.

Ces phénomènes durèrent ainsi une partie de l'automne, et les personnes qui approchèrent la malade, observèrent que l'atonie ou l'énergie excessive des forces musculaires avait lieu, suivant que la constitution atmosphérique était pluvieuse ou sèche ; une température très-humide, qui survint et dura quelque temps, relâcha tout-à-coup le système nerveux, et détermina un surcroit d'activité sur le centre digestif : la malade éprouvait alors de fréquentes boulimies, et fut assaillie de nouvelles attaques qui reparurent avec des fureurs, des frayeurs sans causes et des visions tout-à-fait fantasques. Dans ces accès de manie, mademoiselle *Lef*... ressentait de vives commotions dans la région précordiale; on la voyait passer subitement de la gaieté la plus spirituelle à une tristesse profonde, et d'une loquacité excessive à une taciturnité sombre et presque effrayante. La musique vocale et instrumentale produisait alors les plus heureux effets; sa physionomie, aux accens d'une voix sonore ou aux sons d'un instrument manié avec goût, reprenait tout-à-coup le calme d'une mélancolie, pour ainsi dire angélique, et l'intéressante malade indiquait par ses gestes qu'elle était délivrée de ses douleurs épigastriques. Du reste, l'usage des excitans, et sur-tout du punch, abrégeait également la durée de ces excès, qui commençaient ordinairement au point

du jour, et ne finissaient qu'à quatre heures du soir ; quand on ne pouvait pas avoir recours aux moyens que nous venons d'indiquer, la malade était souvent privée du sentiment pendant des heures entières. Dans ce cas, elle était dans une immobilité absolue ; ses yeux étaient fixes, son corps dans une roideur presque ténatique ; son pouls était petit et rare, sa respiration presqu'insensible, de manière qu'elle aurait pu présenter à des personnes peu expérimentées, l'apparence d'une mort prochaine. Un symptôme effrayant qui se manifesta à cette époque, fut une espèce de resserrement de l'œsophage, qui réduisit, en quelques jours, la malade à ne vivre que de café au lait, qui finit lui-même par ne plus passer, et força mademoiselle *Lef..* de rester deux jours et deux nuits sans prendre aucune espèce d'alimens. Cependant, ce spasme de l'œsophage céda aussitôt que cette température cessa, et rien de bien remarquable ne fut observé chez la malade, jusqu'à l'équinoxe du printemps de 1807.

A cette époque, de nouveaux symptômes apparurent.

On entendit, pendant plusieurs jours, la malade pousser des cris déchirans ; quand quelques orages s'annonçaient, la colonne vertébrale se courbait souvent au point d'intercepter presqu'entièrement la respiration ; elle marchait quelquefois même, dans cette position, en se soutenant à l'aide de petits bâtons, et en simulant la démarche d'une *bonne vieille*. Des accès de catalepsie, des

attaques de paralysie, dont la durée était ordinairement de sept jours, se succédèrent ensuite ; par fois la malade devenait, dans ces excès de manie, comme primitivement, sourde, muette et aveugle, et toujours, pendant l'espèce de sommeil de ces trois sens, le toucher acquérait une susceptibilité et une finesse si exquises, que l'application de la main sur la joue, suffisait seule à la malade pour lui faire reconnaître les personnes qui lui étaient familières.

Après deux mois enfin, les accès de manie diminuèrent de durée; mais pendant ces accès, on remarqua qu'elle recherchait avec obstination l'insolation, et s'y exposait des heures entières, après lesquelles elle devenait sujette à des accès de fureur dont elle indiquait elle-même le moment précis, six à huit heures avant leur invasion.

Dans ces momens déchirans pour le cœur de ceux qui l'entouraient, la face de la malade s'animait, le corps était droit et les membres tendus ; et tout-à-coup elle se jetait avec furie sur tous les obstacles qu'elle rencontrait, s'élançait, avec une incroyable agilité, à des hauteurs de 6 à 7 pieds; et, après une durée de cette exaltation des forces musculaires, tombait dans un affaiblissement total. Un flux hémorroïdal abondant et des évacuations utérines excessives, vinrent mettre fin heureusement à cet état de fureur et de manie ; cependant, deux épingles que la malade avala, dans un de ses excès, produisirent un sentiment d'ustion et de douleurs d'intestins, qui

renouvelèrent les accidens; au bout de quinze jours néanmoins, les épingles furent rejetées au dehors, et les accidens cessèrent. Nous avons oublié que, pendant les accès de manie qui avaient précédé les derniers accidens, les facultés intellectuelles de la malade se développèrent d'une manière extraordinaire : sa mémoire, naturellement ingrate, était devenue d'une prodigieuse fécondité : les saillies les plus spirituelles, des billets et des lettres qu'elle se faisait un plaisir d'écrire à toutes ses amies, pourraient être regardés comme un modèle dans ce genre; pas une seule faute d'orthographe ni de ponctuation n'échappait à la malade. L'industrie manuelle de mademoiselle *Lef*..... offrit aussi une remarque non moins étonnante; elle exécutait sans difficulté, et à l'instant même qu'on lui en faisait le défi, différens tissus, tels que la futaine, le casimir et d'autres croisés, à l'aide seul de ses mains; elle fit, entr'autres, un ouvrage de paille qui a été conservé, et dont mademoiselle *Lef*... elle-même ne peut concevoir aujourd'hui l'exécution : elle apportait, pendant ces excès, la même dextérité pour le tricot, la broderie et mille autres petits ouvrages d'aiguille.

Vers la fin de l'été, mêmes phénomènes, moins souvent répétés, mais avec apparition de nouveaux symptômes; par exemple, la malade jouit, pendant plusieurs mois, de la faculté de voir durant la nuit, et conserva néanmoins celle de distinguer les objets pendant le jour. Cet accident fut remplacé par

un autre non moins singulier, ce fut l'influence qu'eurent sur elle différentes couleurs pendant les accès de manie ; le gris était la couleur qui la flattait le plus : à la vue de cette couleur, sa figure devenait riante ; elle se prosternait devant elle avec extase ; plusieurs fois, en se promenant dans les rues, elle enleva, des boutiques, des pièces d'étoffes grises, qu'on ne parvenait à lui faire rendre qu'avec une extrême difficulté. La couleur rouge offrait un résultat contraire ; l'irritation que cette couleur produisait sur les nerfs optiques, se transmettait sur tout le système sensitif ; les douleurs se réveillaient, et la manie devenait furieuse. Le bleu et le violet la faisaient tomber dans un état de morosité, tandis qu'elle reposait ses yeux volontiers sur le vert et le jaune. Une remarque que nous avons déjà faite, et qui s'est répété encore ici, c'est que, pendant ces accès de manie, la malade conservait le libre exercice de toutes les fonctions de l'entendement, et que les perceptions seulement étaient interverties sur certains objets ; c'est ainsi que mademoiselle *Adélaïde* ne pouvait quelquefois distinguer les personnes qui lui étaient familières, et qu'elle jugeait très-sainement du rapport des objets entr'eux. Souvent elle éprouvait ainsi, pendant les paroxysmes, un renversement total des idées, et jugeait d'une manière absolument opposée à leur existence, les objets qui tombaient sous ses sens ; de manière que souvent elle oubliait les signes vocaux représentatifs des idées, et

qu'ayant perdu le souvenir d'un grand nombre de substantifs, elle se servait de périphrases pour s'exprimer. Le mot *affaire* était le substantif général qu'elle employait à chaque instant ; un couteau était un *affaire qui coupe ;* une aiguille ou une épingle, une *affaire qui pique ;* et souvent, lorsqu'elle avait oublié même la périphrase, elle se servait d'un langage d'action si expressif, qu'elle se faisait comprendre facilement.

Cet état singulier durait plus ou moins de temps, et ordinairement elle se rappelait ce qui lui avait été dit, mais rarement ce qu'elle avait fait, ordinairement ni l'un ni l'autre. Un jour pourtant que, pendant un de ces accès de manie nocturne, elle s'était échappée, et s'était rendue à une ville voisine éloignée de trois lieues, et en était revenue en très-peu de temps, elle raconta, pendant sa manie, et d'une manière très-piquante, tout ce qui lui était arrivé pendant ce temps, comme, par exemple, d'avoir repris ses sens au milieu de son excursion, et de s'être plongée jusqu'au cou dans une petite rivière qu'il lui avait fallu traverser ; ce qui était vrai, et avait même fort effrayé les personnes qui la suivaient. En général, elle ne se rappelait pourtant de rien ; et quand on osait même lui raconter, dans ses momens de calme et de raison, les faits les plus singuliers de son délire, elle écoutait avec étonnement, et paraissait quelquefois émue, mais ne voulait jamais y ajouter foi.

L'hiver arriva, et les accidens que nous

avons relatés, et qui ne s'offraient qu'à des distances quelquefois éloignées, se répétèrent alors d'une manière permanente, et sous des formes nouvelles; ainsi, ses accès de catalepsie, qui se terminaient ordinairement par un simple affaiblissement général, eurent le même résultat, mais furent accompagnés de l'écoulement d'une grande abondance de larmes. Ce fut aussi à cette époque qu'elle trouva le moyen de reconnaître avec ses yeux les personnes qui se présentaient à elle pendant sa manie ; pour cela, elle les conduisait devant une glace, et dès lors elle les nommait par leurs lettres initiales ; c'est ainsi qu'elle se reconnaissait elle-même ; mais, comme elle n'avait aucune idée de la personnalité ou du *moi* proprement dit, elle ne convenait jamais de l'identité d'*Adélaïde* avec *petite*, nom qu'elle se donnait et recevait pendant sa manie.

Un autre symptôme nerveux se fit observer encore ; après avoir avalé de nouveau cinq épingles, qui causèrent pendant quelque temps des désordres fort graves, et entr'autres des hémorragies de sang qui continuèrent jusqu'au 30 mars, elle éprouva un dégoût marqué pour tous les alimens liquides ou solides ; et dès qu'elle en avait pris la plus petite quantité, elle balbutiait, semblait éprouver tous les symptômes de l'ivresse ; ses lèvres devenaient pâles et flasques, et la malade finissait bientôt par perdre tout-à-fait connaissance, si on n'avait soin de lui faire avaler quelques gouttes d'eau-de-vie ou d'une liqueur alcoholique

quelconque, moyen qui faisait bientôt cesser cet état.

Nous arrivons enfin au mois de mars 1808, époque mémorable pour la malade, puisqu'elle donna lieu aux phénomènes les plus extraordinaires, et dont les derniers conduisirent mademoiselle *L*.... à un état de guérison qui aujourd'hui parait constant et assuré.

C'est à cette époque, Messieurs, que mademoiselle *Adélaïde* parvint au point où l'organe de l'ouïe sembla départir entièrement ses facultés au centre épigastrique, qui, jusqu'au terme des souffrances de la malade, devint exclusivement apte à percevoir les sons; en effet, dans les premiers jours de mars 1808, mademoiselle *Adélaïde* fit observer à toutes les personnes qui venaient la visiter pendant sa manie, qu'il était inutile de lui fermer dorénavant les oreilles pour empêcher l'accès du bruit, que désormais elle ne devait s'adresser qu'à son estomac, qui seul pouvait maintenant percevoir ce qui lui serait dit ou présenté. En effet, au bout de quelques jours, on s'aperçut, avec une surprise sans égale, que l'épigastre partageait encore avec l'odorat, le toucher et la vue, les facultés propres à ces sens; lors donc qu'on présentait une fleur à la malade, elle la portait à son estomac pour sentir et définir sa couleur. Le 10 mars au soir, la malade commença également à reconnaître les personnes qui lui mettaient la main sur l'épigastre, tandis que d'autres lui tenaient les yeux exactement fermés; le len-

demain, elle fit plus : il suffit de lui fermer les yeux, pour qu'elle nommât les personnes qui l'entouraient et qu'elle désignât leurs places respectives.

Des évènemens aussi extraordinaires ne firent que préluder à des phénomènes plus étonnans encore.

Le 25 mars, dans l'après-midi, la malade fut amenée chez M. *Guéritaut*, pharmacien de Mer ; c'était pendant un de ces accès ordinaires de manie, contre lesquels l'exercice était le remède palliatif le plus salutaire. En entrant chez lui, mademoiselle *Lef*.... lui demanda, selon sa coutume, qui il était, et chez qui elle était. D'après une réponse évasive, elle dit qu'on la trompait; qu'elle le saurait bientôt ; qu'elle avait là (en montrant son estomac) une *petite affaire* qui parlait, et qu'elle allait consulter; et en même temps elle courba son corps en deux, appliqua son visage sur la région épigastrique, la frotta légèrement avec son doigt indicateur, et de suite répondit elle-même à toutes les questions qu'elle nous avait faites, et à toutes celles qui lui furent adressées ensuite. Elle excita notre surprise, jusqu'à nous dire ce qui se passait dans la maison voisine; elle fit plus, elle prédit enfin tout ce qui devait lui arriver jusqu'au temps de l'Assomption 1809, terme qu'elle fixa pour sa guérison, et cela en présence de toutes les personnes que la curiosité avait attiré.

Pendant ces momens d'inspiration, mademoiselle *Adélaïde* semblait éprouver les plus

vives douleurs à la région de l'estomac ; aussi se mettait-elle en colère contre lui, pleurait, se frappait fortement, et le suppliait de *se taire*, de *ne point parler;* enfin, elle fit tout-à-coup un geste qui fut accompagné de tout ce qui caractérise le sentiment d'une imagination fortement exaltée, et commença des prédictions, qu'elle répéta cinq à six fois par jour, depuis le 25 mars jusqu'au 29 inclusivement ; à la suite de ces prédictions, la malade tombait ordinairement dans l'affaissement ; la sueur découlait de son visage. Voici une des copies littérales de ces prédictions, qui furent recueillies par M. *Guéritaut* lui-même, et qu'il relate dans le mémoire étendu qu'il nous a communiqué à ce sujet.

Plusieurs phrases n'ont jamais été expliquées ; mais nous avons cru devoir conserver le texte dans toute son exactitude :

« Le 30 mars, tu cesseras de rendre du sang,
« et tu ne m'entendras plus parler; le 4 avril,
« tu ne boiras plus de thé ni autres liqueurs
« pour te *dessouler*. La veille de Pâques,
« tu dormiras ; le jour de Pâques, si on
« ne veille pas bien, tu courras grands
« risques, et tu pourras y succomber. Dix
« heures sonnées, on pourra être tranquille,
« le danger sera passé ; mais il ne faudra pas
« te tourmenter. Il faudra faire dire dans la
« semaine une messe, à laquelle ta sœur devra
« assister ; et les autres, on les fera dire en
« différens temps. La veille du 1er de mai, ta
« folie te passera : il faudra, du même jour,

« commencer la neuvaine. Tu seras en état,
« à la fin, d'aller en voiture pour prendre les
« bains de mer; rappelle-toi bien qu'il n'en
« faut pas d'autres, et que si tu résistes à ne
« vouloir pas le faire, tu auras vingt fureurs;
« et à la vingtième tu en mourras, ou bien tu
« ne guériras jamais. La folie te prendra le
« 1er septembre, et te quittera à la Fête-Dieu,
« et ensuite par intervalle. Il ne faudra pas
« manquer, à la demi-mai, de prendre les
« bains; on sera averti du moment où il
« faudra les cesser, par un grand cri, à la
« suite duquel tu perdras entièrement con-
« naissance. Malheur à ceux qui ne voudront
« pas faire ce que je t'indique, tu en serais
« la victime! »

Il y eut un jour une variété dans le mode de ces prédictions.

« Ce qui parle dans ton estomac, dit-elle,
« dépend du pylore; la cause du sang que tu
« rends vient du séjour de l'épingle dans l'es-
« tomac. Le jour de Pâques, de neuf à dix
« heures, tu chercheras à te poignarder; si
« cela arrive, tu ne mourras pas de suite,
« mais tu languiras long-temps. La veille de
« Pâques, tu dormiras quatre heures, et ainsi
« de suite tous les jours; il faudra prendre
« garde de te réveiller alors; car ton réveil
« serait furieux. Il faudra t'emmener hors de
« la maison jusqu'à la *Quasimodo*; le lende-
« main de la *Quasimodo*, tu seras beaucoup
« moins susceptible du bruit des cloches; tu
« pourras les entendre sans que cela te fasse
« autant de mal. Il n'y a que les bains de mer

« naturels qui te conviennent ; les bains de
« mer artificiels te feraient moins de mal que
« les bains simples, mais ne te guériraient
« pas. Toute la vie, les bains te seront con-
« traires ; il faudra toujours les éviter ; les
« acides ne te conviendront jamais non plus.
« Il faut nécessairement partir pour aller
« prendre les bains de mer, au plus tard à la
« demi-mai. Le 16, tu seras encore transpor-
« table, mais difficilement le 17. Si d'ici à ce
« temps, il mourait quelqu'un de ta famille,
« tu ne guérirais jamais, à moins que tu ne
« fusses hors du pays ; tu auras beaucoup de
« difficultés à vaincre dans ce voyage, il fau-
« dra te contraindre à monter en voiture. Au
« premier bain de mer que tu prendras, tu
« perdras connaissance : qu'on se garde bien
« de te parler de ces choses, si on ne veut pas
« te contrarier. »

Telles furent les prédictions de mademoiselle Adélaïde pendant les 25, 26, 27, 28 et 29 du mois de mars. Le 30 mars, indiqué par la première prédiction, arrive : son estomac *ne parle plus ;* il ne rend plus de sang..... Ces deux accidens ont disparu pour toujours ; le dernier avait continuellement existé depuis huit mois : pendant toute la journée du 29, il se manifesta seulement une hémorragie intestinale abondante.

L'attention publique était fortement soutenue ; les jours s'écoulaient péniblement pour tous les amis de la malade : on eût voulu franchir l'espace qui séparait du 16 avril, veille de Pâques. Ce jour tant désiré parut enfin. Avant

la nuit, vers le coucher du soleil, la malade paraissait fort agitée; elle se couche, et dort deux heures : une garde a l'imprudence de la réveiller, elle entre de suite en fureur; mais à force de soins, d'adresse et de constance, on parvient à la calmer, à la coucher de nouveau, et la malade se rendort encore deux heures; ce qui, depuis trois ans, ne lui était jamais arrivé, puisque presque toutes les nuits se passaient entre une espèce d'état comateux, voisin de la léthargie, et une agitation si extraordinaire, qu'on avait été obligé de prendre le parti de revêtir les murs de sa chambre de matelas, de griller ses fenêtres, et de fermer exactement toutes les portes, afin d'obvier à tout accident.

Le 17 avril, jour de Pâques, au matin, la malade, satisfaite d'avoir joui de quelque sommeil, était dans une manie fort gaie et fort aimable : ce jour était marqué comme devant lui être funeste, si on n'y prenait garde; le plus vif intérêt réunit autour d'elle, indépendamment d'une partie de sa famille, beaucoup de personnes distinguées des environs : on éloigna d'elle tout instrument avec lequel elle pût se blesser, et on suivit jusqu'au moindre de ses mouvemens. La malade paraissait conserver son calme et sa gaieté; mais bientôt mademoiselle Adélaïde se plaignit de maux d'estomac horribles : sa figure, naguère le siége de la sérénité, exprima tout-à-coup le sentiment des souffrances les plus inouies; des cris prolongés et entrecoupés vinrent déchirer le cœur des assistans; d'horribles contorsions des

bras et des jambes achevaient cet affligeant spectacle ; et enfin, après une heure d'angoisses pour les parens et de souffrances pour la malade, mademoiselle Adélaïde parut vouloir réunir toutes ses forces, écarta ses vêtemens ; et, secondée d'une vigueur et d'une vélocité sans exemple, elle se donna trois coups dans l'estomac, avec les poings fermés ; et, immédiatement après, elle tomba dans un état de faiblesse qui fit craindre pour ses jours : ses traits n'offraient plus que ceux d'une personne expirante ; cependant peu-à-peu ses sens revinrent, et la malade retomba dans son état primitif de manie.

Il en fut de même, Messieurs, de la prédiction de la malade, relative aux accidens qu'elle éprouvait au son des cloches, et qui devaient cesser le lendemain de la *Quasimodo ;* ils cessèrent en effet, et avec eux il y eut une amélioration marquée, les accès devinrent moins fréquens ; et dans l'intervalle, mademoiselle Adélaïde paraissait jouir de la meilleure santé, et d'un calme moral sur-tout qui semblait se consolider de jour en jour. Cependant la jeune malade éprouvait encore des attaques de nerfs dont l'intensité rappelait quelquefois ses premiers accès, mais leur durée était moindre. Les parens, convaincus qu'il ne fallait s'opposer en rien à ses désirs, et préférant plutôt céder à une credulité fanatique, que d'exposer la vie d'un enfant qui leur était cher, se rappelèrent que l'époque où les bains de mer devaient être mis en usage, approchait ; ils se décidèrent, conformément aux prédic-

tions données, à employer ce dernier moyen; ils choisirent le Hâvre pour terme du voyage; et la sœur de la malade, son frère et la fidèle gouvernante qui ne l'avait jamais quittée, furent choisis pour l'accompagner. Conformément à l'annonce qui en avait été faite, la malade montra beaucoup de répugnance à monter dans la voiture de poste qui devait la transporter au Hâvre. On y parvint cependant; et malgré qu'à chaque relais, mademoiselle Adélaïde eût des mouvemens convulsifs plus ou moins forts, on arriva cependant au but désiré en moins de quarante-quatre heures, sans accidens remarquables.

Dès son arrivée au Hâvre, la malade eut une attaque de catalepsie, au moment même où l'hôte chez qui elle était descendue, se trouvait seul avec elle, et lui adressait la parole. Surpris de lui voir les yeux immobiles, ouverts et fixes, il lui prit la main. Quelle fut sa frayeur, en la voyant tomber à ses pieds, pour ainsi dire, d'une seule pièce, et sans mouvemens! il appelle aussitôt du secours, et cet accès finit assez promptement.

La malade avait ses règles; on ne put de suite la mettre à l'usage des bains de mer; mais cette évacuation ayant cessé peut-être un peu plutôt qu'à l'ordinaire, on voulut commencer le moyen indiqué. La malade avait prédit qu'elle se trouverait mal; on fut effectivement obligé de la retirer de l'eau sans connaissance. On revint cependant au même moyen dès le lendemain, et la malade supporta cette fois le bain avec facilité. Dès le troisième,

elle put écouter le bruit des cloches, du tonnerre et de l'artillerie du port; enfin, de jour en jour, les forces de mademoiselle Adélaïde augmentèrent. On attendait le signal qu'elle avait annoncé comme devant à jamais fixer le terme de sa folie : il n'arrivait pas; on remarqua seulement qu'il commençait à se manifester, vers le milieu du jour, une fièvre assez violente, accompagnée même de délire, et qui ne cédait qu'à une promenade en voiture faite aussitôt et pendant la fièvre même; enfin, c'était au sortir du quatorzième bain, la malade poussa un cri perçant : une forte convulsion suivit cet évènement; l'affaissement succéda, et depuis cette époque, la malade, revenue totalement à elle, n'a éprouvé aucun des accidens auxquels elle a été sujette pendant plus de quatre ans. De retour dans sa famille, elle reçut avec bonté les soins consolans de ses parens et amis.

Tout-à-fait guérie, elle jouit aujourd'hui de la meilleure santé, écoute, sans la moindre impression désagréable, le récit qu'on lui fait quelquefois de l'état dans lequel elle a été si long-temps; et mariée depuis peu, elle sait assurer le bonheur de tous ceux qui l'entourent, par les charmes puissans et du cœur et de l'esprit.

Dom. L.

(Cet extrait a été lu à la séance publique de la Société des Sciences physiques d'Orléans, le 22 août 1811, par M. Dom. Latour, secrétaire perpétuel.)